

Un croquis de la frontière

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Schweizer Soldat : Monatszeitschrift für Armee und Kader mit FHD-Zeitung**

Band (Jahr): **15 (1939-1940)**

Heft 26

PDF erstellt am: **21.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-711708>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Un croquis de la frontière

Lumière dans le cantonnement.

Des masses informes se mettent à remuer, des têtes, des bras sortent d'un amas de couvertures en désordre. Baillements, soupirs.

— Allons, debout!

Le caporal Corboz, déjà équipé, casqué, nous réveille:

— C'est deux heures. Dépêchez-vous, les autres sont déjà prêts ...

— Evidemment, c'est notre faute, réplique Calamin.

— Quelle flotte! remarque Bollet qui est déjà sorti pour prendre l'air. On peut se réjouir: du brouillard, de la pluie, une nuit d'encre.

Une vocifération du tonnerre:

— Sor—tez!

On se précipite sur son arme, son casque, son masque, son sac et l'on bondit? ... non, on sort sans se presser.

En vitesse, on va boire une lampée de chocolat. Les cuis-tots affairés chargent leurs auto-cuiseurs, harnachent les chevaux. Toutes ces formes d'hommes vont et viennent devant le feu des chaudières, en projetant d'immenses ombres sur le mur blafard du collège.

Et maintenant, on attend l'ordre de départ. Les carrés de tente ingénieusement noués autour de la taille nous abritent comme une pélerine.

A la sortie du village, les files s'ébranlent, fantômes automatiques. Des voix d'officiers, des coups de sifflet, des ordres se succèdent:

... faire passer ... faire passer ...

Marche classique en bataillon sur la route goudronnée. Bruit de souliers qui cherchent leur équilibre. Il fait tout noir, les bâches ruissellent, la pluie crépète sur les casques. Les heures passent, coupées par les haltes horaires.

Le ciel pâlit enfin et même, la pluie cesse. Le moral remonte avec le baromètre. Une voix, deux voix, des quantités de voix se mettent à chanter. Instinctivement on se met au pas. Bientôt le paysage se dessine; il cesse d'être une masse noire. Il y a maintenant des forêts sombres et des pâturages unis comme du gazon.

La troupe a quitté la route. Elle s'est divisée en petits détachements qui s'éparpillent. Nous disparaissions dans de petits sentiers glaiseux, nous grimpons lentement en posant prudemment les pieds sur les cailloux bleus qui sont une manière de marchepied. Le bois se clairsème, encore une petite clairière, puis nous atteignons la crête. Qu'y a-t-il derrière?

C'est l'immense panorama, le plateau vert où les routes dessinent de blanches ficelles. Les Alpes, dans le fond, ferment le décor.

Au sommet de la crête, des officiers observent à la lunette.

Nous regardons le paysage, notre pays. Il continue, là, derrière nous, mais il s'arrête quelque part dans un bois. Il paraît que c'est là la frontière, chose abstraite dont les renards, et les oiseaux n'ont cure, car elle n'est même pas un obstacle. Et pourtant, c'est pour que ces frontières restent où elles sont que nous sommes ici à veiller, le regard perdu dans le lointain.

Plus loin, c'est un autre pays, un pays qui est en guerre. Pourquoi y a-t-il une guerre? Pourquoi diable veulent-ils que le petit mur change de place? Ils ne l'ont jamais vu.

La fanfare est arrivée. Les musiciens se sont mis à l'aise pour jouer. Ils ont tombé la veste, car le soleil est revenu et il chauffe tout doucement. Ils ont attaqué une de ces puissantes marches qui leur gonflent les joues et leur donne un air foudroyant.

Il est bientôt midi et chacun se sent un appétit féroce. Notre détachement va rejoindre le bataillon qui s'est reformé dans un grand pâturage, parsemé de rochers gris.

Les seules démocraties durables sont celles qui font la part de l'idéal dans leur conscience et dans leur vie.

E. Caro.

Le sergent-major, qui a «pris» la compagnie, nous rappelle que nous sommes au service militaire:

— Alignez-vous, couvrez, formez les faisceaux, sacs à terre, enlevez les casques ...

Le «rata» de la compagnie ne nous dit rien: du bouillon et des choux. Heureusement, nous avons prévu au menu des haricots en vinaigrette. Mais oui! Il suffisait de garder le reste du souper de la veille et de remplir trois gamelles. Ajoutez à cela le saucisson de Compte-goutte, le thon de Talus, et voilà un excellent repas. Ebahissement des officiers qui ne comprennent pas pourquoi ces «Messieurs» ne vont pas faire la queue devant la cuisine de la compagnie.

Calamin, lui, déplore l'absence de pinard:

— Dans un pays de vigneron, dit-il d'une voix de président de société de contemporains, il est inadmissible qu'on ne permette pas à la troupe d'avoir du pinard. Il n'y a rien à faire. Je ne peux pas manger «ça» sec. Ça ne descend pas.

A part des types comme Vic-la-Tempête, qui, couché dans l'herbe la tête appuyée sur son sac, lit tranquillement un journal littéraire en fumant son immense bouffarde, tous passent aux divertissements qui remplacent le dessert.

Torche, Talus, Carrousel et Chabloz font des expériences acrobatiques. Comme au cirque, il y a le public, notre détachement, et des démonstrations où l'émotion des spectateurs va crescendo. On commence par des saute-moutons, puis des sauts périlleux, et enfin on passe aux culbutes et au jeu des chevaux. Talus se met à cheval sur les épaules de l'immense Dewarrat, Carrousel est juché sur Chabloz et en avant la danse!

On corse les choses par l'intervention d'un troisième groupe Torche-Bollet.

Manifestations des spectateurs:

— Allons! foncez!

Les trois chevaux se «sautent contre», et s'écroulent à grands cris. Tant ce monceau d'hommes roule dans l'herbe. Rires et exclamations:

— Equipez-vous! On ne fume plus, on ne «cause» plus.

Coup de massue. Ce gueulard de sergent-major (un bon sergent-major est toujours un gueulard) nous fait revenir à la réalité.

— Sacs au dos! ... eh, vous là-bas, vous dormez?

La colonne des mille-pattes s'ébranle, sans beaucoup de venin. Là, comme partout, des espèces de privilégiés, des «détachés» font haie comme des colons, et nous regardent passer. Il y a des copains qui se retrouvent:

— Eh! Ganguillet, qu'est-ce que tu fais là?

— Salut, Torche, d'où viens-tu?

Le lieutenant nous rappelle à la réalité:

— Je n'ai pas dit «à volonté» ...

Un silence.

— A volonté!

Les conversations et les interpellations reprennent, mais elles n'ont pas le charme de la chose interdite.

Pour rentrer, on prend les raccourcis, notre détachement en tous cas. Quant aux charrettes, elles passeront de nouveau par la route.

Pressés de rentrer, nous marchons vivement et chantons à tue-tête:

— «La petite Louise, hou-la-li, hou-la-la» ...

— «J'ai perdu le do, le mi, le fa ...»

Le lieutenant chante avec nous, on ne pense plus à la charge, à la fatigue, ni aux ennuis de la vie militaire. Nous sommes pris par l'ambiance du moment. Le journaliste dirait: «Le moral de la troupe est excellent» et il aurait raison. C'est alors qu'on se sent — non pas souverains — mais camarades et chacun se croit plus jeune, plus insouciant et c'est là le bon côté de la vie du soldat.

car. Favre.

Un peuple doit avoir le culte de son histoire, parce que le patriotisme est fait de tous les deuils et de toutes les gloires des ancêtres.

Cannivet.